

Laval théologique et philosophique



La doctrine freudienne des actes manqués

Alphonse Saint-Jacques

Volume 19, Number 2, 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020045ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020045ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Jacques, A. (1963). La doctrine freudienne des actes manqués. *Laval théologique et philosophique*, 19(2), 293–304. <https://doi.org/10.7202/1020045ar>

La doctrine freudienne des actes manqués

Ne méprisons pas les petits signes : ils
peuvent nous mettre sur la trace de choses
plus importantes.

FREUD

Conçue à l'origine comme une méthode de traitement de certaines maladies nerveuses, tout spécialement des névroses, la psychanalyse, on le sait, a considérablement dépassé par la suite, et cela chez Freud lui-même, les limites précises de la médecine psychiatrique, pour s'étendre progressivement à l'étude des divers aspects du comportement humain. « À l'origine », écrivait Freud,¹ « le mot *psychanalyse* désignait une méthode thérapeutique déterminée ; maintenant il est aussi devenu le nom d'une science : celle de l'inconscient psychique. » C'est ainsi que la psychanalyse allait devenir un chapitre important non seulement de la médecine, mais encore de la psychologie contemporaine.

C'est tout d'abord l'analyse des rêves et de ce qu'il appelle les *actes manqués*, — *die Fehlestungen* —, les lapsus par exemple, qui allait conduire Freud à élargir ainsi le champ d'application de la méthode psychanalytique. C'est que les rêves et les actes manqués, qui sont inséparables du comportement humain ordinaire, constituent pourtant, comme les symptômes névrotiques, des manifestations extérieures et observables de l'inconscient psychique, si bien qu'ils sont susceptibles, selon Freud, d'être analysés et interprétés à la lumière de la méthode psychanalytique. Bien plus, seule la méthode psychanalytique serait capable, selon lui, de fournir une interprétation psychologique valable de ces phénomènes courants, restés jusque-là sans explication et même étrangers aux préoccupations de la psychologie. Aussi Freud pouvait-il revendiquer pour la psychanalyse le mérite d'« avoir conquis à la psychologie des phénomènes qui auparavant n'en faisaient pas partie ».²

Ce bref travail est spécialement consacré à la doctrine freudienne des actes manqués. Nous nous proposons d'y montrer rapidement : 1° comment elle s'insère dans l'ensemble de la pensée de Freud ; 2° quel en est le sens général ; 3° quel lien essentiel existe entre cette doctrine et le déterminisme psychologique de Freud. C'est du reste à l'occasion de l'exposé consacré à cet aspect de sa pensée que Freud a été amené à exprimer le plus clairement ce déterminisme psychologique

1. *Ma Vie et la psychanalyse*, traduit par Marie Bonaparte, Coll. *Essais*, NRF, Gallimard, Paris, 1949, p.110.

2. *Introduction à la psychanalyse*, traduit par S. Jankélévitch, Bibliothèque scientifique, Payot, Paris, 1951, p.71.

qui paraît constituer un présupposé fondamental de toute sa doctrine. C'est par là d'ailleurs que la doctrine freudienne des actes manqués, comme en général la psychologie de Freud, nous paraît davantage prêter le flanc à la critique, en dépit de son intérêt incontestable, lié à son originalité et à sa valeur intrinsèque.

* * *

Dans l'un des passages les plus lourds de sens de toute son œuvre, Freud écrivait : « Il semblerait que sur le chemin menant du plan primitif de l'enfant à celui de l'adulte adapté à la vie sociale, la névrose soit pour ainsi dire inévitable ».¹ Non pas que, selon Freud, tout homme soit à jamais irrémédiablement condamné à la névrose, moins encore à la folie. Ce que Freud veut dire, c'est que le développement normal de l'individu, de l'enfance à l'âge adulte, ne peut pratiquement s'opérer sans qu'il soit assujéti à passer par un certain état névrotique, qui se situerait dans les premières années de la vie. Cette névrose infantile, qui n'est pas, selon Freud, l'exception mais la règle, se dissipe spontanément, il est vrai, dans la plupart des cas, au cours du développement continu conduisant à l'âge adulte. Mais, ajoute Freud, « n'en reste-t-il pas des vestiges même chez ceux qui sont en moyenne bien portants ? »² Peut-être ne faisons-nous vraiment que commencer à apercevoir clairement tous les risques qu'il y a d'être homme, et surtout d'avoir à le devenir après avoir été enfant. Nous savons mieux que jamais auparavant, et cela en grande partie, reconnaissons-le, grâce à Freud et à la psychanalyse, quels vestiges profonds, souvent ineffaçables, peut laisser en tout homme cette préhistoire individuelle qu'est son enfance.

C'est ainsi, pense Freud, qu'il n'est guère en pratique de comportement humain même adulte qui soit à ce point normal que l'on ne puisse y déceler quelques traces, plus ou moins clairement reconnaissables, d'un comportement analogue au comportement pathologique. « Chacun porte en soi », écrivait Jung, « son criminel statistique, au même titre d'ailleurs que le fou ou le saint correspondant. »³ « Tu m'appelles fou, mon fils », dit le roi Lear au fou. Et le fou répond : « Tous tes autres titres, tu t'en es désaisi ; celui-là, tu es né avec. »

C'est cette idée qui allait amener Freud à étendre les perspectives de la psychanalyse au-delà de la médecine et le conduire à la conception d'une psychopathologie de la vie quotidienne, à laquelle il consacra un ouvrage spécial, destiné à devenir son ouvrage le plus popu-

1. *Ma Vie et la psychanalyse*, p.173.

2. *Ibid.*

3. *Aspects du drame contemporain*, Éditions de la Colonne Vendôme, Paris, 1948, p.146.

laire. Freud y applique à l'étude de certains phénomènes, apparemment sans importance, de la vie courante, qu'il réunit sous le nom générique d'*actes manqués*, comme les lapsus, l'oubli des noms et des objets, les erreurs de lecture, les maladroites, etc., la méthode qu'il utilise ailleurs pour l'explication de la formation des symptômes névrotiques, pour laquelle cette méthode avait été originairement conçue. Aussi bien ces actes manqués, tout comme les rêves, constitueraient-ils, selon la conception nouvelle qu'en propose Freud, les derniers résidus, les plus courants, de cette névrose commune à laquelle aucun homme, si sain soit-il, ne saurait entièrement échapper.

La méthode utilisée dans les deux cas, — symptômes névrotiques et actes manqués, à quoi l'on peut ajouter les rêves —, est à ce point la même que Freud, dans son *Introduction à la psychanalyse*, qui vise à fournir une vue d'ensemble de la théorie psychanalytique, a choisi d'aborder son exposé par l'analyse des actes manqués, cette analyse contenant déjà l'essentiel de la méthode psychanalytique : elle est, écrit-il, « le modèle en petit de la recherche psychanalytique. »¹ « On pourrait nous reprocher, » disait-il à ce sujet, « d'appliquer à la psychologie des êtres normaux des conclusions tirées de l'étude des faits pathologiques. Cette objection sera réfutée par un fait que nous a fait connaître la psychanalyse. Certains troubles fonctionnels des plus fréquents chez les sujets bien portants, par exemple les *lapsus linguae*, les erreurs de mémoire ou de langage, l'oubli des noms, etc., peuvent être facilement ramenés à l'action de pensées inconscientes fortes,² tout comme les symptômes névrotiques. »³

C'est aux premiers chapitres de l'*Introduction à la psychanalyse* et à la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, qui fournit en outre une importante casuistique relative à ce sujet, qu'il faut se reporter pour trouver l'exposé le plus complet consacré par Freud à sa doctrine des actes manqués.

La première difficulté à laquelle se heurte Freud, avant même tout examen de ce problème, est de convaincre son lecteur de l'intérêt et de l'importance de ce sujet. Pourquoi, penseront certains, s'attarder à l'étude de faits si insignifiants, alors que tant de problèmes sérieux réclament l'attention du psychologue ? Quel crédit accorder à une théorie psychologique qui commence par attirer l'attention sur ces menus faits accidentels dont est tissée notre vie quotidienne ?

1. *Introduction à la psychanalyse*, p.58.

2. « C'est à tort », écrit Freud, que « nous étions habitués à croire que toute pensée latente n'était latente que du fait de sa faiblesse et qu'en acquérant quelque force, elle devenait aussitôt consciente. Nous sommes maintenant convaincus de l'existence de pensées latentes qui, quelle que soit leur puissance, ne pénètrent pas dans le conscient » (*Métapsychologie*, traduit par Marie Bonaparte et Anne Berman, Coll. *Essais*, NRF, Gallimard, Paris 1952, p.15.)

3. *Ibid.*, p.17.

Cette objection, à laquelle Freud s'est attardé à répondre, n'est au fond qu'un écho de l'hostilité et du mépris universels avec lesquels la psychanalyse fut accueillie à ses débuts, non seulement dans le grand public, mais encore dans les milieux scientifiques. Comment, en effet, prendre au sérieux une doctrine qui choisit comme objet de ses recherches « ces faits peu apparents que les autres sciences écartent comme trop insignifiants . . . le rebut du monde phénoménal ».¹

Il nous semble qu'il faut commencer par donner raison à Freud lorsqu'il prétend, à l'encontre de ses détracteurs, que ces phénomènes apparemment sans signification, — « ces bagatelles » —, constituent pourtant, une fois situés dans le contexte général des problèmes relatifs au psychisme humain, un objet digne de l'attention du psychologue. La fréquence avec laquelle ils se produisent dans la vie quotidienne de l'homme devrait suffire à elle seule à nous convaincre de l'intérêt qu'ils peuvent revêtir, sinon à les considérer en soi et dans leur matérialité, du moins quant à certaines conséquences qu'on en peut tirer relativement à la connaissance du psychisme et du comportement humains.

Aussi bien n'existe-t-il pas de petits faits pour la science ; ce sont même parfois les phénomènes apparemment les plus dépourvus de sens qui peuvent conduire l'observateur attentif à la découverte d'importantes vérités. « Ne méprisons pas les petits signes », écrivait Freud, « ils peuvent nous mettre sur la trace de choses plus importantes ».² C'est justement l'attention nouvelle accordée par Freud aux faits psychologiques les plus ordinaires en soi qui devait le conduire à bouleverser profondément certaines conceptions psychologiques héritées de la psychologie classique moderne. Ce n'est pas, par exemple, un des moindres mérites de Freud que d'avoir contribué, par sa doctrine de l'inconscient, à détruire le mythe moderne d'une conscience humaine sans faille et sans ombre, rêvée par l'idéalisme allemand dans sa tentative de divinisation de l'homme.

Rien n'est sans doute plus caractéristique du génie de Freud que son aptitude exceptionnelle à savoir tirer parti, en psychologie comme en médecine, de l'observation minutieuse des phénomènes les plus banals, si banals qu'ils avaient jusque-là échappé à l'œil du psychologue. C'est même cette particulière acuité du regard dans l'observation de ce genre de faits qui explique aussi les limites du génie de Freud et sa myopie caractéristique en face de réalités qui dépassaient le domaine de sa compétence.

Quant à ceux qui reprochent à la psychanalyse de s'intéresser de trop près à cet aspect du psychisme humain qui se manifeste dans les rêves et les actes manqués, sous prétexte que ceux-ci constitueraient un objet de recherche trop indéterminé, Freud leur répond en disant :

1. *Introduction à la psychanalyse*, p.37.

2. *Ibid.*, p.37.

« nous ne pouvons prescrire aux choses le caractère qu'elles doivent présenter ».¹

Il nous semble qu'il y a là un avertissement salutaire pour les philosophes que nous sommes, ou du moins que nous prétendons être. Gardons-nous, en effet, de considérer de haut et avec mépris le domaine particulier de recherches auquel se consacre, depuis Freud, la psychanalyse. Nous mériterions autrement le reproche que Freud lui-même adressait aux philosophes de son époque, lorsque, sur le point d'aborder l'étude du rêve, il écrivait : « de la part de la philosophie, nous pouvons seulement nous attendre à ce qu'elle nous oppose dédaigneusement l'insignifiance intellectuelle de notre objet ».² Pourtant Freud ne pouvait-il pas, pour justifier son entreprise aux yeux de ces philosophes méprisants, se réclamer de l'exemple du plus grand philosophe de l'antiquité, Aristote, qui a consacré à l'étude du rêve deux de ses petits traités, à la fois biologiques et psychologiques, écrits dans le prolongement du traité *De l'Âme* : *Des Songes* et *De l'Interprétation par le songe*. Ce n'est pas sans penser à Freud qu'on lit le passage suivant de ce dernier ouvrage d'Aristote : « Le plus habile interprète des songes est celui qui est capable de saisir les ressemblances. Interpréter des songes clairs est, en effet, à la portée de tous. Mais je veux dire, en parlant des ressemblances, que les images sont, en fait, comparables aux formes qui se réfléchissent dans l'eau... Dans le cas de l'eau, si le mouvement qui lui est imprimé est vigoureux, l'image reflétée n'a aucune ressemblance avec son modèle, et les simulacres ne ressemblent pas aux objets véritables. Dès lors serait habile dans l'interprétation de tels reflets, celui qui est capable, avec rapidité, de percevoir distinctement et d'embrasser d'un coup d'œil les fragments dispersés et déformés en tout sens des simulacres, et voit que l'une de ces images représente un homme ou un cheval, ou n'importe quelle autre chose. Et, par suite, dans le cas des songes aussi, un bon interprète est pareillement celui qui est capable d'un tel discernement, alors que le mouvement détruit la clarté du songe. »³ Loin de nous l'idée saugrenue de chercher chez Aristote le lointain précurseur de la psychanalyse. On voit cependant le fil qui relie à travers les siècles les préoccupations de la psychologie d'Aristote et celles de la psychologie contemporaine.

* * *

Décrivant les actes manqués en vue d'en montrer les caractères extérieurs communs, Freud écrit : « Il s'agit là d'accidents dont la parenté est mise en évidence par le fait que les mots qui servent à les

1. *Ibid.*, p.97.

2. *Ibid.*, p.111.

3. ARISTOTE, *De la Divination par les songes*, dans *Parva Naturalia*, traduction Tricot, Librairie philosophique Vrin, Paris, 1951, pp.117-118.

désigner (en allemand) ont tous en commun le préfixe *ver*,¹ d'accidents qui sont tous d'un caractère insignifiant, d'une courte durée pour la plupart et sans grande importance dans la vie des hommes. Ce n'est que rarement que tel ou tel d'entre eux, comme la perte des objets, acquiert une importance pratique. C'est pourquoi ils n'éveillent pas grande attention, ne donnent lieu qu'à de faibles émotions ».²

Que certains de ces actes puissent occasionnellement revêtir cependant une exceptionnelle gravité, on peut le voir, comme le souligne Freud dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, au fait que des mutilations corporelles sérieuses opérées sur eux-mêmes par certains hommes, comme aussi certaines morts jugées accidentelles, peuvent parfois venir se ranger au nombre des actes manqués. On comprend mieux l'importance de cette remarque, quand on sait que, pour Freud, les actes manqués ne seraient tout à fait accidentels qu'en apparence et constitueraient plutôt la manifestation de certains mobiles psychologiques déterminés, de caractère inconscient. C'est ainsi que l'on pourrait voir dans certaines morts considérées comme purement accidentelles l'expression et l'effet du désir inconscient de la mort, donc des suicides inconscients, pour ainsi dire mi-volontaires.

Qui pourrait, du reste, mesurer exactement la part d'influence qui revient aux actes manqués non seulement dans la vie des individus, mais encore dans l'histoire de l'humanité ? « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé », disait Pascal pour souligner le rôle parfois capital que peuvent jouer, à l'origine de certains événements historiques, des circonstances contingentes en elles-mêmes purement insignifiantes. Si l'on admet l'idée que des décisions politiques, même importantes, pourraient bien parfois revêtir le caractère d'actes manqués, au sens freudien, il n'est peut-être plus tout à fait invraisemblable, à ce moment-ci de notre histoire, de penser que l'humanité puisse un jour se trouver condamnée à périr dans un suicide collectif, mi-intentionnel, mi-accidentel.

Le domaine des actes manqués correspond à ce que l'on pourrait appeler, en psychologie, le champ de la distraction. Psychologiquement, en effet, ils se caractérisent essentiellement par le fait que les mobiles qui nous les font commettre nous échappant, nous les attribuons soit à l'inattention, soit à la distraction, soit au hasard. Telle est, du moins, la conception commune que l'on s'en fait et qu'avait adoptée la psychologie classique jusqu'à Freud.

À l'encontre de cette conception, Freud soutient, en s'aidant de certaines données préalables fournies par l'analyse des symptômes névrotiques, que les actes manqués « ne sont pas des accidents, mais des actes psychiques sérieux, ayant un sens », que l'on peut éventuelle-

1. Par exemple, *Versprochen* (lapsus), *Verlegen* (erreur de lecture), *Verhoren* (fausse audition), *Verlegen* (impossibilité de retrouver un objet).

2. *Ibid.*, p.36.

ment découvrir « d'après les circonstances qui accompagnent l'acte ».¹ Expliquer l'acte manqué par l'inattention, c'est confondre l'occasion et la cause. Distraction, inattention, « ce sont là des manières de parler des paravents derrière lesquels nous ne pouvons nous empêcher de regarder ».²

Quant à attribuer au hasard la genèse des actes manqués, il ne saurait nullement pour Freud en être question. Une telle conception va directement à l'encontre de l'hypothèse de base sur laquelle paraît s'appuyer toute sa doctrine psychologique. Rejetant précisément l'objection que les actes manqués pourraient bien n'être que « des bagatelles », « de petits accidents qui ne méritent aucune explication »,³ Freud y répond par l'affirmation non équivoque d'un déterminisme psychologique absolu,⁴ dont il emprunte sans doute l'idée moins aux principes mêmes de la psychanalyse qu'aux tendances générales de la pensée de son époque.⁵

N'est-ce pas là prétendre, dit-il, « qu'il existe des phénomènes très petits, se trouvant en dehors de la phénoménologie du monde, et qui auraient pu tout aussi bien ne pas se produire ? Mais en brisant le déterminisme universel même en un seul point, on détruit toute la conception scientifique du monde ».⁶ C'est cette idée d'un déterminisme absolu régissant tous les phénomènes, y compris les phénomènes psychologiques, qui entraînera Freud à rejeter le libre arbitre dans la conduite humaine,⁷ aussi bien que la part importante d'accidentel irréductible qui s'y mêle forcément. Ce n'est d'ailleurs pas le moins curieux paradoxe de la pensée freudienne que, dans le moment même où Freud s'emploie à redécouvrir la part importante que jouent, dans la vie humaine, les événements contingents les plus accidentels et les plus ténus, sa première pensée soit de les réduire au déterminisme le plus strict, si bien que ce qui aurait dû ébranler, dans son esprit, ses préjugés déterministes, n'a eu pour effet que de les confirmer.

* * *

L'analyse du lapsus, tirée de Freud lui-même, nous suffira ici à indiquer brièvement le sens général de sa théorie des actes manqués et

1. *Ibid.*, p.54.

2. *Ibid.*, p.56.

3. *Ibid.*, p.38.

4. « Le déterminisme psychique se présente sans solution de continuité », écrit Freud dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p.294.

5. Freud paraît, en effet, reconnaître parfois que le déterminisme psychologique n'est pas nécessairement postulé par la psychanalyse elle-même.

6. *Introduction à la psychanalyse*, p.38.

7. La « croyance à la liberté et à la spontanéité psychologiques... est tout à fait antiscientifique et doit s'effacer devant la revendication d'un déterminisme psychique » (*Introduction à la psychanalyse*, p.38).

à faire voir quelle analogie étroite il établit entre eux et les symptômes névrotiques.

La production du lapsus s'explique tout naturellement, selon Freud, par la rencontre de l'intention consciente qui anime celui qui parle et d'une autre tendance, inconsciente et ignorée du sujet, qui, venant perturber la première, l'entraîne malgré lui à dire un mot pour un autre. Tel est, par exemple, pour prendre le cas le plus simple, celui de l'homme qui, ayant à inaugurer une séance, se lève et dit : « Je déclare la séance close ». Ce lapsus trahit, chez celui qui le profère, son intention plus ou moins consciente, de voir cette séance se terminer plutôt que commencer. Il va de soi que tous les cas de lapsus et d'actes manqués n'offrent pas ce même caractère de simplicité et ne se laissent pas analyser aussi facilement. Tout comme dans le cas des symptômes névrotiques, ce n'est souvent qu'après une longue analyse que l'on peut découvrir la nature de la tendance inconsciente refoulée, dont l'origine peut même remonter assez loin dans le passé, jusqu'à échapper à la mémoire du sujet.

Contrairement à l'idée que l'on s'en fait habituellement, le lapsus, comme tout acte manqué, s'insère donc, selon Freud, dans une séquence causale déterminée, de nature psychologique, et revêt, de plus, un sens précis assignable au terme d'une analyse plus ou moins laborieuse. Ce n'est nullement par simple distraction ou par hasard que l'on commet un lapsus : celui-ci exprime, au contraire, une tendance précise refoulée, objet d'une résistance, qui, comme toute tendance refoulée, n'attend que le moment propice pour se manifester extérieurement. « Le refoulement d'une intention de dire quelque chose constitue la condition indispensable du lapsus. »¹ Ce n'est donc pas sans motif que, commettant un lapsus, on dit précisément tel mot pour tel autre, puisque le mot qui sort alors de la bouche exprime en définitive telle intention psychique inconsciente. À en croire cette explication de Freud, on pourrait même soutenir que le lapsus n'en est un qu'en apparence, puisqu'en un sens véritable, même proférant un lapsus, on finit toujours par dire ce que l'on avait l'intention de dire. *Lingua lapsa verum dicit*, disait un vieux dicton rapporté par Jung. Mais si le lapsus constitue ainsi un aveu involontaire, c'est cependant un aveu déguisé. Tout comme dans le rêve, où le contenu manifeste cache un contenu latent qui lui donne son sens véritable, l'intention inconsciente qui est à l'origine du lapsus ne peut s'exprimer, comme toute tendance refoulée, que sous une forme enveloppée et méconnaissable à première vue. Le lapsus résulte ainsi d'un compromis entre la tendance consciente et la tendance perturbatrice refoulée.

Tel est en gros le schéma explicatif, emprunté à la psychanalyse, que Freud propose pour l'interprétation non seulement des lapsus, mais en général des actes manqués. Si, de plus, certains actes acci-

1. *Ibid.*, p.77

dentels, comme les maladresses (par exemple, casser une potiche), ne peuvent s'expliquer tout à fait, comme le lapsus, par la rencontre de ces deux tendances dont nous avons parlé, ils se laissent cependant, selon Freud, interpréter de la même manière, au moins en ce sens qu'ils seraient dus aussi à l'influence déterminante de mobiles inconscients. On peut mentionner comme faisant partie de ces actes, que Freud appelle *accidentels* ou *symptomatiques*, « toutes les manipulations, en apparence sans but, que nous faisons subir, comme en nous jouant, à nos vêtements, à telles ou telles parties de notre corps, à des objets à portée de notre main, les mélodies que nous chantonnons ». Ces actes sont tous caractérisés « par le fait que nous les suspendons, comme nous les avons commencés, sans motifs apparents ».¹ Pourtant, tout comme les actes manqués proprement dits, ces actes accidentels et, selon le mot de Freud, superflus,² ne sont accidentels qu'en apparence et s'insèrent en réalité dans le déterminisme absolu qui régit, selon lui, tout le psychisme humain. C'est ainsi qu'à en croire Freud, personne ne pourrait jamais se gratter le nez sans que la psychanalyse ne puisse y déceler quelque raison cachée, de préférence de nature érotique. Après tout, le nez, en raison de sa configuration extérieure, particulièrement remarquable chez certains hommes, ne pourrait-il pas être considéré comme un symbole phallique ?

Il n'est pas sans intérêt de remarquer, de plus, que pour appuyer sa conviction selon laquelle les actes manqués, même apparemment les plus accidentels, seraient toujours réductibles, au moins en principe, à des causes psychologiques déterminées bien qu'inconscientes, Freud se soit réclamé assez curieusement de l'exemple des poètes. « Il est arrivé à plus d'un poète de se servir du lapsus ou d'un autre acte manqué quelconque comme d'un moyen de représentation poétique. À lui seul ce fait suffit à nous prouver que le poète considère l'acte manqué, le lapsus, par exemple, comme n'étant pas dépourvu de sens, d'autant plus qu'il produit cet acte intentionnellement ».³ Mais quoi qu'en dise Freud, cela ne prouve en rien que tout acte manqué posséderait de soi et en dehors de la représentation poétique un sens déterminé et un caractère rationnel : c'est du reste ce qu'insinuent les derniers mots de Freud qui contredisent formellement l'idée qu'il veut prouver. Car le sens déterminé que tel acte manqué peut revêtir dans l'œuvre poétique, il ne le possède qu'en raison même de la représentation imaginée par le poète : c'est le poète lui-même qui, comme

1. *Ibid.*, p.72.

2. Ce sont ces actes que saint Thomas appelle *actes de l'homme* pour les distinguer des *actes humains*. Contrairement à ceux-ci, qui procèdent de la volonté délibérée et sont ordonnés à une fin déterminée choisie par la raison, les premiers se font sans délibération et même parfois sans qu'on y pense. « Il y a bien des choses que l'homme fait sans délibération et même sans y penser, comme de remuer le pied ou la main, ou de se caresser la barbe » (*Ia IIae*, q.1, a.1).

3. *Introduction à la psychanalyse*, p.46.

l'écrit Freud à juste titre, « produit cet acte intentionnellement », ou plus précisément le fait produire à l'un de ses personnages en vue d'en tirer tel effet dramatique voulu par lui. N'est-ce pas justement l'un des rôles essentiels et, pour ainsi dire, le privilège du poète que d'introduire une certaine rationalité dans les événements accidentels qui, considérés en soi et dans leur matérialité, en sont dépourvus ? « Poetica est de his quae propter defectum veritatis non possunt a ratione capi. »¹ N'est-ce pas Freud lui-même qui écrit encore, contredisant ainsi une fois de plus sa propre thèse au moment même où il croit l'établir : « en réalité, un lapsus peut être entièrement dépourvu de sens, n'être qu'un accident psychique ou n'avoir un sens qu'exceptionnellement, sans qu'on puisse refuser au poète le droit de le spiritualiser en lui attachant un sens, afin de le faire mieux servir aux intentions qu'il poursuit » ?²

* * *

Sans nullement vouloir minimiser la part importante de vérité que nous paraît renfermer cette théorie de Freud, comme en général sa psychopathologie de la vie quotidienne, il faut cependant, nous semble-t-il, y faire soigneusement la part non moins importante d'exagération et de dogmatisme rationaliste, qui est assez facilement reconnaissable dans cet aspect de son œuvre. On peut, en effet, reconnaître avec Freud le rôle véritable que peuvent jouer les mobiles inconscients *déterminés* dans la production de *certaines* actes manqués, sans être nullement forcé d'admettre l'existence de ce déterminisme strict qui régirait, selon lui, tous les actes humains, y compris les plus accidentels. Car, enfin, il est permis à un homme d'égarer son parapluie par simple distraction, et sans qu'il soit nécessaire de consulter le psychanalyste sur les mobiles cachés, prétendus ou réels, de son oubli.

À supposer, comme le prétend Freud, que l'on puisse tirer de sa doctrine sur ce sujet « une sorte de sagesse, qui (serait) la cristallisation des expériences de la vie journalière »,³ ce n'est certes pas de l'observation suivante que l'on peut lire dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne* : « Lorsqu'un membre de ma famille se plaint de s'être mordu la langue, écrasé un doigt, je ne manque jamais de lui demander : pourquoi l'as-tu fait ? ».⁴ J'avoue que si c'est à moi que Freud eût osé adresser cette question pour le moins impertinente, je lui aurais répondu d'une façon si claire qu'il n'aurait pas eu l'occasion d'appliquer à ma réponse sa théorie des actes manqués.

Il est facile d'entrevoir quels inconvénients sérieux en résulteraient dans la vie quotidienne, notamment dans la vie conjugale, si chacun,

1. S. THOMAS, *In I Sent.*, prol., q.1, a.5, ad 3.

2. *Introduction à la psychanalyse*, pp.46-47.

3. *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p.182.

4. *Ibid.*, p.208.

suivant l'exemple de Freud, se montrait à ce point attentif à interpréter ainsi tous les gestes et les menus actes qui font la matière de notre existence, à vouloir devenir sous chaque mot prononcé l'intention secrète, parfois hostile, qu'on y pourrait peut-être découvrir, à force d'y regarder de près. Une telle lucidité, proprement malade, ferait des relations humaines un insupportable enfer et nous conduirait tous tout droit à la folie. C'est ainsi qu'à force d'appliquer, sans nuances suffisantes, à l'étude du comportement humain ordinaire, des vues tirées de l'observation préalable du comportement pathologique, Freud risque, pour finir, d'atteindre à un résultat directement contraire à celui pour lequel la psychanalyse avait été conçue. Victime de cette déformation professionnelle dont on trouve de multiples conséquences à travers toute sa doctrine, Freud écrivait : « Les actions qui nous occupent possèdent chez l'homme normal la même signification que chez les anormaux. »¹

Nous ferons encore, pour finir, un autre reproche à Freud, reproche que l'on peut, du reste, adresser non seulement à sa théorie des actes manqués, mais encore à l'ensemble de sa doctrine.

C'est qu'il arrive trop souvent à Freud de se laisser prendre en flagrant délit de ce que l'on peut appeler des jugements téméraires, c'est-à-dire de présenter comme des explications absolument certaines des interprétations qui n'ont parfois tout au plus, étant donné la nature particulière du sujet, que le caractère d'une certaine vraisemblance, et devraient être considérées comme des conjectures ou des *soupons* plutôt que comme des démonstrations. Il est d'autant plus étonnant de voir Freud majorer ainsi la valeur de certains de ses arguments que, le faisant, il va à l'encontre d'un principe qu'il énonçait au début de son *Introduction à la psychanalyse* : « Ce serait une erreur de croire qu'une science ne se compose que de thèses rigoureusement démontrées, et on aurait tort de l'exiger. Une pareille exigence est le fait de tempéraments ayant besoin d'autorité, cherchant à remplacer le catéchisme religieux par un autre, fût-il scientifique. Le catéchisme de la science ne renferme que peu de propositions apodictiques ; la plupart de ses affirmations présentent seulement certains degrés de probabilité. C'est précisément le propre de l'esprit scientifique que de savoir se contenter de ces approximations de certitude et de pouvoir continuer le travail constructif, malgré le manque de preuves dernières. »² Voilà, nous semble-t-il, un principe méthodologique fécond et, au surplus, fort bien exprimé. Il est seulement dommage que Freud se soit empressé, par la suite, de l'oublier trop souvent au cours de ses travaux, et là même où ce principe s'applique davantage, en raison du caractère particulièrement indéterminé du sujet, c'est-à-dire dans le domaine indéfini des actes manqués.

1. *Ibid.*, p.255.

2. *Ibid.*, p.61.

De ce dogmatisme rationaliste qui marque la pensée de Freud nous ne donnerons ici qu'un seul exemple particulier, que nous choisissons non seulement parce qu'il se rapporte à sa théorie des actes manqués, mais encore pour son caractère typique. Il se réfère à un fait on ne peut plus banal, dont chacun pourrait trouver des exemples dans sa propre expérience. « Il arrive souvent dans la rue que deux passants se dirigeant en sens inverse et voulant chacun éviter l'autre, s'attardent pendant quelques secondes à dévier de quelques pas tantôt à droite, tantôt à gauche, mais tous les deux dans le même sens, jusqu'à ce qu'ils se trouvent arrêtés l'un en face de l'autre. Il en résulte une situation désagréable et agaçante, et dans laquelle on ne voit généralement que l'effet d'une maladresse accidentelle. Or, il est possible de prouver que dans beaucoup de cas cette maladresse cache des intentions sexuelles et reproduit une attitude indécente et provocante d'un âge plus jeune. »¹ À en croire Freud, cette maladresse jugée à tort purement accidentelle devrait donc, en bien des cas, être plutôt considérée comme une espèce de *twist* camouflé, auquel d'ailleurs peuvent se livrer sans danger même les personnes d'un âge assez avancé. « Et voilà pourquoi votre fille est muette », aurait dit un autre médecin, qui, lui, l'était *malgré lui*.

Loin de nous, évidemment, la pensée de prétendre que toutes les interprétations proposées par Freud des actes manqués soient à ce point discutables. L'intérêt de cet exemple, qui constitue pour ainsi dire un cas-limite, est de nous montrer jusqu'où peut aller le déterminisme de Freud, comme aussi sa manie de chercher partout des mobiles sexuels inconscients.

A. SAINT-JACQUES.

1. *Ibid.*, pp.203-204